

JERZY KALINOWSKI

DIEU CONTRE DIEU?

Ce titre n'est pas original. J'en ai pris conscience au moment même de le formuler me souvenant d'avoir lu, en 1957, un livre qui le portait¹. Il n'avait pourtant rien de commun avec la question que je me pose et qui est celle de savoir s'il est justifié d'opposer le Dieu des patriarches au Dieu des philosophes. La distinction est fondée. Mais l'opposition?

1. LES PROPOS DE PASCAL

Ceux qui se servent des expressions „Dieu des patriarches” et „Dieu des philosophes”, que ce soit pour distinguer ou pour opposer, se réfèrent le plus souvent, tacitement sinon expressément, à Pascal. Or qu'en est-il de lui? Distingue-t-il ou oppose-t-il? Il n'est guère facile de le dire. Ne faisant pas ici oeuvre d'historien, nous laissons aux spécialistes la tâche de trancher et de justifier la réponse. En tout cas, celle-ci ne saurait être donnée sans que soit prise en considération la totalité du projet pascalien, projet dont la réalisation n'a cependant pas dépassé l'ébauche que sont les *Pensées*. Quel est-il? Ecrire une apologie de la religion chrétienne. Or le préfacier de la première édition des *Pensées* (1670) nous prévient: „Il est encore, ce me semble, assez à propos, pour détromper quelques personnes qui pourraient peut-être s'attendre de trouver ici des preuves et des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et de plusieurs autres articles de la foi chrétienne, de les avertir que ce n'était pas là le dessein de M. Pascal. Il ne prétendait point prouver toutes ces vérités de la religion par de telles démonstrations fondées sur des principes évidents, capables de convaincre l'obstination des plus endurcis ni par des raisonnements métaphysiques, qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature; mais par des preuves morales qui vont plus au coeur qu'à l'esprit. C'est-à-dire qu'il voulait plus travailler à toucher et à disposer le coeur, qu'à convaincre et à persuader l'esprit, parce qu'il savait que les passions et attachements vicieux qui

¹ C. Naurois. *Dieu contre Dieu?* Fribourg-Paris 1956

corrompent le coeur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi, et que, pourvu que l'on pût lever ces obstacles, il n'était pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvaient le convaincre"².

Etienne Périer, l'aîné des neveux de Pascal, que nous venons de citer n'est que l'interprète fidèle de son oncle qui à l'aveu d'un incroyant endurci: „[...] je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse?" répond: „Il est vrai, mais apprenez au moins que votre impuissance à croire vient de vos passions. Puisque la raison vous y porte et que néanmoins vous ne le pouvez pas, travaillez donc non pas à vous convaincre par l'argumentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions"³.

La projet pascalien, apologie de la religion chrétienne, était conçu de telle manière que son exécution ne nécessitait pas, de l'avis de son auteur, de démonstrations philosophiques de l'existence de Dieu ou de l'immortalité de l'âme. En effet, Pascal s'assignait une tâche bien déterminée: toucher et disposer le coeur et la volonté, et non pas convaincre l'esprit. Il n'ambitionnait ni oeuvre de métaphysicien ni même celle de théologien posant les fondements de sa discipline et établissant en particulier les préambules de la foi, mais la tâche pastorale d'apôtre, autrement dit de missionnaire, cherchant à amener les hommes à Jésus-Christ en leur montrant que seul il est capable de les sauver et de satisfaire pleinement les désirs de leur coeur.

En réalité, il importe de distinguer la philosophie, la théologie fondamentale et la pastorale. La philosophie poursuit l'explication ultime des êtres (étants, entia, τὰ ὄντα) donnés dans notre expérience. Elle la trouve dans l'existence de l'être premier, être chez qui l'essence s'identifie à l'existence et qui est la cause de tout ce qui existe hors de lui. La théologie fondamentale s'interroge entre autres sur la possibilité de la religion révélée, de la foi, source de la vie surnaturelle, et partant de la science sacrée. Car c'est évident: la révélation et la foi ne sont possibles que si Dieu existe. De fait, si et seulement s'il existe un être transcendant, parfait, infiniment sage, bon et puissant, il peut, s'il le veut, se révéler aux hommes et leur accorder la grâce d'adhésion par la foi à sa révélation. L'on comprend qu'en cette matière la théologie fondamentale s'appuie sur la philosophie et lui emprunte ses arguments en faveur de l'existence de Dieu et de sa perfection, perfection que le métaphysicien n'atteint d'ailleurs que par le truchement de l'analogie transcendante.

Par contre, l'apôtre qui s'adresse, d'un côté, aux chrétiens jamais assez fervents et, de l'autre, aux athées et agnostiques n'est point astreint à employer des arguments philosophiques. Il désire amener les hommes à embrasser la religion

² E. Périer. *Préface* p. 40 (B. Pascal. *Pensées*. Texte établi par L. Lafuma. Préface A. Dodie. Paris 1962 p. 27-44).

³ Pascal, op. cit. p. 190 (418 (233)) — le second chiffre entre parenthèses représente le numéro d'après l'édition Brunschvicg.

chrétienne, la vraie religion, et à la vivre aussi intensément que possible. Ses moyens doivent être adaptés à son objectif. Or les preuves philosophiques de l'existence et de la perfection divine, aussi importantes qu'elles soient pour le philosophe et le théologien (elles livrent au premier l'explication recherchée des êtres donnés dans son expérience et au second, le plus fondamental des préambules de la foi, celui qui lui garantit sa rationalité sans la priver de sa surnaturalité), ne comptent pas, dans la plupart des cas, parmi les moyens de la pastorale les plus efficaces. Car les hommes possèdent rarement un tempérament de philosophe ou de théologien et, bien que l'homme en tant qu'homme soit un animal raisonnable, les hommes tels qu'ils sont en réalité, sans être irrationnels, se laissent guider plutôt par leurs tendances, c'est-à-dire par leurs sentiments, leurs émotions, voire leurs passions, dont la volonté est plus souvent servante que maîtresse. Pascal en était conscient. Son neveu nous l'a bien dit: „[...] il savait que les passions et les attachements vicieux qui corrompent le coeur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empêchements que nous ayons à la foi [...]”. Aussi déclarait-il lui-même: „Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'âme, ni aucune des choses de cette nature; non seulement parce que je ne me sentirais pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connaissance, sans Jésus-Christ, est inutile et stérile”⁴.

Pascal a tort de mettre sur pied d'égalité des vérités comme l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme que la raison naturelle est capable d'établir quoique non sans peine et des vérités que nous ignorerions toujours si elles ne nous étaient pas révélées telle la Trinité de Dieu. Ceci pourrait laisser supposer qu'il tenait les premières pour aussi impossibles à prouver par la raison seule que les secondes, d'autant plus qu'il y a chez lui également des passages qui semblent indiquer qu'il considérait réellement l'existence de Dieu comme indémontrable, par exemple: „S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est”⁵.

Mais Pascal dit aussi (on dirait qu'il s'inspire, par opposition, du psaume 14): „[...] c'est la conclusion des sages: il y a un Dieu”⁶. Et ailleurs: „Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes et si compliquées, qu'elles frappent peu et quand cela servirait à quelques uns, cela ne servirait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration, mais une heure après ils craignent de s'être trompés”⁷. Ce passage semble montrer simultanément deux choses, à savoir que Pascal, d'un côté, tenait les preuves philosophiques de Dieu

⁴ Ibidem p. 40 s. (cité d'après la préface d' E. Périer).

⁵ Ibidem p. 187 s. (418 (233)).

⁶ Ibidem p. 285 (618 (479)).

⁷ Ibidem p. 112 (190 (343)).

pour compliquées, difficiles et peu efficaces et, de l'autre, ne les considérerait pas comme impossibles.

Nous l'avons pourtant entendu dire que nous étions incapables de connaître ni ce que Dieu est ni même s'il est. Se contredisait-il en admettant tout de même des preuves de Dieu quoique assorties de grandes réserves? Pas nécessairement. Saint Thomas d'Aquin dont on connaît les cinq voies d'approche à Dieu et le traité des attributs divins affirme également que nous ne savons pas qui est Dieu et partant ignorons aussi son existence puisque celle-ci s'identifie à son essence⁸. Nous savons seulement que les propositions „Dieu est”, „Dieu est bon” etc. sont vraies sans réellement comprendre leurs contenus respectifs, c'est-à-dire sans savoir ce que sont l'existence de Dieu, sa bonté etc. Il se peut qu'il convienne d'interpréter Pascal dans le même sens.

Que Pascal déclare par ailleurs: „Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point”⁹, „C'est le coeur qui sent Dieu et non pas la raison. Voilà ce que c'est que la foi. Dieu sensible au coeur, non à la raison”¹⁰, „Nous ne connaissons Dieu que par J.-C. [...]. Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans J.-C. n'avaient que des preuves impuissantes. [...] En lui et par lui [sc. en Jésus-Christ et par Jésus-Christ] nous connaissons donc Dieu. Hors de là et sans l'Ecriture, sans le péché originel, sans médiateur nécessaire, promis, arrivé, on ne peut prouver absolument Dieu ni enseigner ni bonne doctrine, ni bonne morale. Mais par J.-C. et en J.-C. on prouve Dieu et on enseigne la morale et la doctrine. J.-C. est donc le véritable Dieu des hommes”¹¹, „Il est non seulement impossible mais inutile de connaître Dieu sans J.-C.”¹², „Quand un homme serait persuadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, et dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverais pas beaucoup avancé pour le salut”¹³ etc. ne change rien aux constations précédentes. Car affirmer que le coeur a ses raisons qui ne sont pas celles de la raison n'exclut point la réalité et l'importance de ces dernières dans leur domaine. De même, trouver Dieu sensible au coeur c'est avouer sa foi à l'amour divin, amour qui suscite en nous, si nous ne brisons pas la grâce apportée par lui, un amour réciproque. Les preuves philosophiques de Dieu se situent sur un terrain différent. Elles apprennent l'existence du créateur et du maître de l'univers, non pas celle du Père et de l'Epoux. Elles sont également impuissantes à renseigner sur le Sauveur. En ce sens, elles sont donc parfaitement inutiles. Mais le constater n'est pas incompatible avec la reconnaissance de la possibilité et d'une valeur propre des preuves métaphysiques de Dieu.

⁸ S. Thomas d'Aquin. *Somme de théologie* I q. 3 a. 4 ad 2m et q. 12 a. 12, respondeo (in fine).

⁹ Pascal, op. cit. p. 192 (423 (277)).

¹⁰ Ibidem p. 192 (424 (278)).

¹¹ Ibidem p. 111 s. (189 (547)).

¹² Ibidem p. 112 (191 (549)).

¹³ Cité d'après Périier. Préface (Pascal, op. cit. p. 41).

Mais Pascal admettait-il ces dernières? On croit pouvoir répondre affirmativement même s'il leur attachait peu d'importance du point de vue qui était le sien, point de vue pastoral et missionnaire, comme on dirait aujourd'hui. Mais alors distinguait-il seulement entre le Dieu des philosophes et le Dieu des patriarches ou opposait-il celui-ci à celui-là? Les textes évoqués plus haut, replacés dans l'ensemble du projet pascalien, ne semblent pas prouver le second terme de l'alternative. Malgré cela, nous ne prétendons pas, ainsi que nous l'avons dit, à résoudre ce problème historique faute de compétence, d'autant plus que la question n'est pas ici de savoir ce que pensait à ce sujet Pascal, mais ce qu'il faut en penser. Afin de répondre revenons encore sur la possibilité et l'utilité de la connaissance philosophique de Dieu.

2. POSSIBILITÉ ET UTILITÉ DE CONNAÎTRE DIEU PAR LA RAISON

Nous serons bref sur la possibilité, premièrement, parce que nous avons déjà essayé ailleurs¹⁴ de la prouver, deuxièmement, parce que *ab esse ad posse valet consecutio* et la connaissance philosophique de Dieu est pour nous un fait, exemple les cinq voies d'approche à Dieu de saint Thomas d'Aquin. Mesurer sans mesure est une *contradictio in adiecto*. Or nous mesurons. Il existe donc une mesure. Et non seulement une mesure relative, mais une mesure absolue, car sans celle-ci celle-là n'existerait pas. En effet, c'est à une espèce de prise de mesure que nous procédons lorsque nous constatons le mouvement, la contingence, la perfection plus ou moins grande etc. Ceci implique donc un premier moteur immobile, un être nécessaire, un être parfait etc. En résumé, si quelque chose est de manière muable, contingente, imparfaite etc., alors Dieu est. „Preuve de l'existence de Dieu: La perfection d'une chandelle des prés” (Paul Fort. *Rendons au César*¹⁵).

Certaines présentations des preuves de l'existence de Dieu les montrent particulièrement développées et compliquées, ce qui leur enlève leur efficacité pastorale, telle la démonstration quasi-géométrique donnée par Leibniz dans sa *Dissertatio de arte combinatoria* et surtout la formalisation par J. Salamucha de la preuve de saint Thomas *ex motu*¹⁶. Mais si l'on va au fond des choses et s'entient l'essentiel, les preuves de l'existence de Dieu apparaissent bien plus simples. Aussi le jugement de Pascal sur leur complexité, difficulté et inefficacité cité plus haut nous paraît-il exagéré. Certes, rien ne doit troubler le regard de notre intellect, encore moins le priver de sa capacité naturelle de „voir” que si quelque être n'ayant pas en lui sa raison d'être est, alors Dieu est. „Bienheureux les cœurs purs, car ils

¹⁴ Voir: *Le sens du discours métaphysique et les premiers principes*. „Rivista di filosofia neo-scolastica” 68:1976 p. 3-19.

¹⁵ P. Fort. *Ballades françaises. Choix 1897-1960*. Paris 1963 p. 401.

¹⁶ J. Salamucha. *Dowód „ex motu” na istnienie Boga*. „Collectanea Theologica” 15:1934. Traduit en anglais sous le titre: *The Proof „Ex Motu” for the Existence of God*. „The New Scholasticism” 32:1958 p. 327-372.

verront Dieu" vaut tant pour la vision naturelle que pour la vision surnaturelle de Dieu. En cela Pascal voyait juste.

Ajoutons que la foi surnaturelle par laquelle nous atteignons, dans une obscurité totale, le Dieu de la révélation fortifie notre raison naturelle sans supprimer son autonomie (Maritain parle à ce propos de confortations apportées par la foi). En conséquence, au fur et à mesure que le temps passe, la raison voit son Dieu, le Dieu des philosophes, plus facilement et plus clairement qu'au début.

Ainsi pouvons-nous conclure que la connaissance naturelle, rationnelle, philosophique de Dieu, bien qu'extrêmement limitée et superficielle, est possible, même si de nombreux hommes ne la possèdent pas et que d'autres parviennent à l'acquérir plus ou moins difficilement, selon les cas.

Au sujet de la possibilité de connaître Dieu par la raison seule, nous nous limitons à ce qui vient d'être dit. Nous insisterons par contre quelque peu sur son utilité, aujourd'hui minimisée, voire, niée, même par des chrétiens et par certains de leurs théologiens impressionnés surtout par les propos de Nietzsche ou de Heidegger. Pour faire bref dans la mesure du possible, nous nous dispensons de citations, le thème étant bien connu et son développement, passé des ouvrages philosophiques et théologiques écrits par des spécialistes pour des spécialistes, aux colonnes des encyclopédies et autres ouvrages de vulgarisation où tout homme peut chercher information et formation, exemple *Encyclopaedia universalis* et ses articles sur Dieu signé par J. Colette, C. Geffré et H. Duméry. Dans cette perspective, si Dieu est mort c'est bien le Dieu des philosophes. C'est pourquoi s'il y a quelque discipline philosophique à bannir comme privée de valeur et d'utilité c'est précisément la décriée onto-théo-logie devant le Dieu de laquelle prétend-on, on ne peut ni tomber à genoux ni chanter ni danser, selon l'expression de Heidegger, qu'on ne peut ni adorer ni prier, avec qui on ne peut avoir de relations de personne à personne, de qui l'homme n'a rien à attendre. Mieux vaut lire les poètes que les philosophes.

Et cependant!

Certes, diverses sont les voies conduisant les hommes à accueillir la grâce surnaturelle de la foi et à la laisser agir. Très peu nombreux sont en fait ceux chez qui l'acte de foi est réellement conditionné par le préambule de la connaissance rationnelle. Soulignons qu'il ne s'agit point d'imposer cette attitude à ceux qui ne l'adoptent pas spontanément. Il importe de prendre conscience du fait que si personne ne savait que Dieu existe et que par conséquent sa révélation est possible, la foi serait nécessairement irrationnelle, à moins d'une lumière extraordinaire comme celle dont bénéficiait Adam avant le péché¹⁷, mais que nous ne recevons plus. C'est en ce sens et dans cette mesure que les preuves philosophiques de Dieu constituent fondement et garantie de la foi et de sa rationalité. C'est pourquoi, si on lit vraisemblablement avec profit les poètes, on ne cessera jamais d'être redevable à des philosophes (nous disons bien „à des" et non pas „aux") même si on ne les lit pas.

¹⁷ S. Thomas d'Aquin. *De Veritate* q. XVIII a. 2, respondeo et ad Im.

Que la théologie chrétienne n'y insiste pas aujourd'hui, cela se comprend. La théologie protestante a toujours tenu la raison pour corrompue par le péché originel. La théologie orthodoxe se caractérise par un mysticisme qui déplace les accents. Et la théologie catholique, ainsi que Vatican II qui la sous-tend, se veut non pas dogmatique mais pastorale, tout comme Pascal et pour les mêmes raisons. Cependant cela ne veut point dire que la théologie pastorale n'a pas pour base la théologie fondamentale, même si on néglige actuellement celle-ci (reste à savoir si on fait bien de la mésestimer au point de jeter sur elle le discrédit et de la délaisser totalement ou presque).

Mais la connaissance rationnelle de Dieu présente encore une autre facette, à sa façon non moins importante.

Pascal envisageait une apologie de la religion chrétienne parce qu'il tenait celle-ci pour la vraie religion et partant pour l'unique voie du salut. En cela il ne se trompait pas. Pourtant des précisions et des compléments s'imposent. Selon l'enseignement du Christ auquel Pascal voulait gagner tout le monde, chaque homme est créé pour participer à la vie trinitaire de Dieu. Or, les membres officiels de l'Eglise, ceux qui y sont entrés par le baptême de l'eau, ne constituent qu'un faible pourcentage de l'humanité. Celui-ci n'augmente pas sensiblement si l'on ajoute les baptisés du sang. La proportion entre les baptisés et les non baptisés pourrait dans le futur s'accroître à l'avantage des premiers. Augmenterait-elle considérablement, ce qui n'est guère vraisemblable („Quand le Christ reviendra, trouvera-t-il encore de la foi sur la terre?"...), le présent et le passé resteraient inchangés. C'est donc un fait manifeste qu'une très forte majorité d'hommes reste hors de l'Eglise officielle dont par ailleurs tous les membres sont, hélas! loin de vivre en état de grâce, c'est-à-dire en état d'amour de Dieu. Il est cependant inconcevable, vu la perfection, la sagesse, la bonté, la justice et la miséricorde de Dieu, que seule une faible minorité d'hommes soit „sauvée". En conséquence, on est amené à penser que pour saisir l'état réel des choses, état qui ne peut pas ne pas être en harmonie avec la perfection du Dieu-Amour, il convient de prendre encore en considération les baptisés de désir au sens le plus large du terme. Qui sont-ils? Dieu seul le sait. Mais même sans prétendre à connaître les secrets de Dieu, n'est-on pas en droit d'admettre qu'appartiennent au corps mystique du Christ et partant sont, à côté des baptisés conscients de désir, des baptisés de désir inconscients: tous les hommes qui du moins au dernier instant sinon leur vie durant aiment et adorent Dieu sous quelque forme et de quelque manière que ce soit? Certes il n'y a qu'une vraie religion. Mais si, par conséquent, il n'y a qu'une seule Eglise hors de laquelle il n'y a point de salut, c'est uniquement en ce sens que ceux à qui il est donné d'adhérer à cette religion et de faire partie de cette Eglise ne sont choisis par Dieu que pour assurer, utilisant les grâces acquises par Jésus, et aussi, pour une part, par sa Mère et ses saints, non seulement leur salut personnel, mais encore le salut du plus grand nombre possible de leurs frères. Ainsi tout homme sauvé l'est-il grâce au Christ et à son Eglise à laquelle il appartient d'une manière ou d'une autre. Les chrétiens officiels sont-ils suffisamment conscients de l'importance de leur mission et de leur responsabilité?

Or si ce qui vient d'être dit est vrai même des indifférents, des agnostiques et des athées, cela l'est à plus forte raison des personnes pratiquant quelque religion non chrétienne, surtout juive ou musulmane, religions se rattachant, chacune à leur façon, à la révélation divine, ce qui fait d'ailleurs qu'elles sont pour nous ici, compte tenu du point de vue auquel nous nous plaçons, de moindre intérêt. Car nous voulons insister sur le fait que si une religion non chrétienne met l'homme en relation avec Dieu, c'est parce que Dieu a été découvert, fût-ce de manière très imparfaite, par l'homme usant de sa raison naturelle. Le Dieu des non-chrétiens, les juifs et les musulmans mis à part, est donc le Dieu de la raison tout comme le Dieu des philosophes au sens restreint du mot. Qui plus est, il mérite d'être appelé aussi „le Dieu des philosophes” dans la mesure où philosopher est propre à l'homme en tant qu'animal raisonnable et qu'une philosophie embryonnaire existe antérieurement ou parallèlement à la philosophie constituée, chez les non-philosophes. En l'affirmant, il ne s'agit pas de méconnaître ou de minimiser les différences dans la manière de parvenir à connaître Dieu et de le concevoir susceptibles de se manifester entre les philosophes et les non-philosophes. Il importe seulement de souligner que dans les deux cas les hommes arrivent, grâce à leur raison, à admettre, en regardant l'univers, son auteur et son maître. Que cela se réalise différemment dans chaque cas est pour nous aussi secondaire que l'imperfection, voire l'inexactitude de cette connaissance. Il est par contre primordiale que, l'ayant acquise, les hommes puissent se sentir dépendant de Dieu et, par conséquent, l'adorer, le prier, lui sacrifier, chanter même et danser devant lui. Ainsi le Dieu des philosophes, au sens large et aussi au sens restreint du mot, est le Dieu de la religion naturelle.

Ne sommes-nous donc pas en droit de conclure que la connaissance naturelle de Dieu n'est ni impossible ni inutile?

3. LE DIEU DES PATRIARCHES CONTRE LE DIEU DES PHILOSOPHES?

Si le Dieu des philosophes est le Dieu de la religion naturelle alors que le Dieu de la religion surnaturelle est le Dieu des patriarches, ne convient-il pas précisément d'opposer celui-ci à celui-là — et non pas simplement de distinguer entre eux — la différence entre la religion révélée et les religions non révélées étant radicale et essentielle? Elle l'est, mais la conclusion ne s'ensuit pas.

Elle l'est. Nous ne nous sommes pas attardé à le montrer. Nous ne l'avons pourtant pas caché. La différence en question est celle qui distingue le parfait de l'imparfait, l'adéquat de l'inadéquat. Car il n'y a que Dieu qui sache qui il est et qui est l'homme. Par conséquent, seul il peut le lui dire et lui confier ce qu'il lui propose, ce à quoi il l'invite, ce qu'il attend de lui. Ce que l'homme peut à la rigueur apprendre de Dieu par ses propres moyens est et sera toujours par trop lacunaire, inexact et insuffisant.

Mais nous avons vu aussi, d'un côté, que la connaissance rationnelle de Dieu constituait le plus fondamental des préambules de la foi et, sans priver celle-ci de

son caractère surnaturel, en garantissait la rationalité; et, de l'autre, que, quoique cédant en perfection à la religion révélée, les religions non révélées étaient encore capables de faire entrer leurs fidèles dans cette Eglise universelle qu'est le corps mystique du Christ et de les conduire à Dieu. S'il était donné à quelqu'un de rencontrer le christianisme et d'en saisir la vérité, l'unicité et la richesse incomparable, il serait en principe déraisonnable de sa part de lui préférer une religion naturelle. Mais en dehors de ce cas, la religion naturelle, aidée invisiblement par la religion surnaturelle dont les fidèles ne cessent de prier et de s'offrir pour le salut de tous les hommes (le reste mis de côté, au moins une ou plusieurs messes étant célébrées à tout instant), peut également conduire l'homme à sa fin ultime surnaturelle.

Or, s'il en est ainsi, il n'y a pas d'opposition entre le Dieu des philosophes qui est en fin de compte celui des religions naturelles et le Dieu des patriarches. C'est en reconnaissant le Dieu de la raison, en l'adorant et en le priant comme ils en sont capables, que les hommes qui à la suite de telles ou telles circonstances ne sont pas officiellement chrétiens rencontrent éventuellement eux aussi le Dieu de la foi et s'unissent à lui ainsi qu'il le désire et l'attend de la part de tout homme. Le méconnaître et transformer la distinction qui s'impose en opposition c'est tenter en fait, évidemment sans succès, de dresser Dieu contre lui-même. Car il n'y a qu'un Dieu. Seules sont multiples et diverses les voies que les hommes empruntent pour parvenir à le connaître et à l'atteindre ainsi que les images qu'ils s'en font: les unes plus riches, les autres plus pauvres, les unes plus exactes, les autres moins fidèles, les unes moins, les autres davantage lacunaires, déformantes, insuffisantes. Il en est ainsi nécessairement même parmi les chrétiens bien qu'ils adorent tous le même Dieu de la révélation, reçoivent le même baptême et confessent la même foi, car chacun connaît Dieu dans la mesure où il s'ouvre à son amour.

Cependant, si les voies d'accès à Dieu et ses images divergent, tout homme, qu'il, philosophe ou non, découvre avec l'auteur du *Livre de la sagesse* (13, 1-5), en contemplant l'univers, son seigneur, même s'il a de la peine à y parvenir et que les résultats de sa réflexion soient très imparfaits, apprend tout de même quelque chose au sujet du Dieu de la révélation identique au fond au Dieu de la raison. Car le Dieu des patriarches et le Dieu des philosophes ne sont pas deux dieux, mais un seul Dieu, le Dieu unique qui, d'une part, se laisse atteindre par la raison mais reste peu, voire mal connu, paraît distant sinon étranger ou terrible, d'autre part, vient avec sollicitude au devant de l'homme, se dit son Père et lui avoue un amour attendant avec impatience la réciproque.

CONCLUSION

Il n'y a donc point à mépriser la connaissance naturelle, rationnelle, philosophique de Dieu. Elle reflète d'ailleurs parfaitement la misère et la grandeur de l'homme, roseau pensant. Elle est modeste, mais à sa façon très importante. Contrairement à

ce que prétendent ceux qui la nient, elle est possible, réelle et utile: elle joue un double rôle, celui de préambule de la foi surnaturelle et celui de fondement de la religion naturelle, religion liée à son insu à la religion révélée de manière à pouvoir en tenir place dans bien des cas.

Pourquoi alors nombreux sont aujourd'hui ceux qui se détournent dédaigneusement du Dieu des philosophes? Les uns le font parce qu'ils croient pouvoir affirmer que Dieu n'existe pas, d'autres — parce qu'ils considèrent l'homme incapable de connaître Dieu par la raison seule, d'autres encore — parce qu'ils veulent, à juste titre, éviter l'anthropomorphisme, mais pensent, à tort, que toute prétendue connaissance naturelle de Dieu en est entâchée ou craignent qu'on ne saisisse pas en Dieu son caractère de personne.

La première attitude est déterminée par un *a priori* négatif. Car enfin personne n'a prouvé l'inexistence de Dieu et la thèse niant son existence est admise comme un axiome ou comme si elle était évidente. Cependant l'axiome n'est pas ici à sa place (nous ne sommes pas sur le terrain d'une science formelle) et l'évidence n'est pas — et ne peut pas — être montrée. Car le hasard et la nécessité auxquels en appelle J. Monod¹⁸, porte-parole des matérialistes, ne résolvent pas le problème de l'être, parce que, face à la matière et à son mouvement qui ne s'expliquent point par eux-mêmes, se pose impérieusement la question de leur raison d'être, question à laquelle seule l'affirmation de Dieu apporte une réponse n'acculant pas à l'absurde¹⁹. Les deux autres attitudes méconnaissent, chacune à leur façon, la véritable nature de l'homme que Dieu a constitué à peine inférieur aux anges, selon le Psalmiste (Ps. 8, v. 6). Les possibilités de la vraie nature humaine sont pleinement actualisées par saint Thomas d'Aquin prouvant que la proposition „Dieu est” est vraie et affirmant, grâce à sa théorie de l'analogie transcendantale et sans évacuer le mystère de l'essence divine ni verser dans l'anthropomorphisme, que Dieu est l'Etre-même, la Connaissance-même et l'Amour-même ainsi que c'est à Dieu que le nom de personne convient en premier lieu²⁰.

Et si l'homme est capable de la connaissance naturelle de Dieu, en y parvenant, il atteint tout de même, qu'il le sache ou non, aussi bien le Dieu de la foi que le Dieu de la raison, car le Dieu qui permet à la raison humaine de le découvrir est le même qui veut par ailleurs se révéler. C'est pourquoi ceux qui, même bien intentionnés, parlent avec dédain du Dieu des philosophes, Dieu de la raison, ne rendent pas service, quoi qu'ils en pensent, au Dieu des patriarches, Dieu de la révélation et de la foi.

Saint Romain-en-Viennois, Noël 1976.

¹⁸ J. Monod. *Le hasard et la nécessité*. Paris 1970.

¹⁹ Nous prions de nous excuser de renvoyer à ce sujet de nouveau à notre article cité plus haut (note 14).

²⁰ S. Thomas d'Aquin. *Somme de théologie* I q. 29 a. 3.

BÓG PRZECIW BOGU?

Streszczenie

Należy odróżniać, czy przeciwstawiać Boga filozofów i Boga patriarchów? Do mówienia o Bogu rozumu i Bogu wiary przyczyniły się głównie *Myśli* Pascala. Jak się zatem ma sprawa u niego? Pozostawiając ostateczną odpowiedź specjalistom można jednak podtrzymywać, że Pascal raczej odróżniał niż przeciwstawiał. Ale ważniejsze od tego, co sądził, jest to, co należy sądzić. Ci, którzy opowiadają się za przeciwstawianiem czynią tak albo dlatego, że uważają rozumowe poznanie Boga za niemożliwe, albo dlatego, że chcą uniknąć antropomorfizmu w pojmowaniu Boga, antropomorfizmu, od którego usiłowania rozumowego poznania Boga nigdy, zdaniem ich, nie są wolne, albo wreszcie obawiają się, bezzasadnie, że Bóg filozofów z konieczności pozbawiony jest charakteru osoby. Tymczasem, jak widać choćby na przykładzie św. Tomasza z Akwinu, rozumowe (filozoficzne) poznanie Boga osobowego jest możliwe i wolne od antropomorfizmu, dzięki transcendentalnej analogii bytu. Nadto, jest ono podwójnie pożyteczne. Z jednej strony stanowi podstawowy preambuł wiary. Z drugiej służy za fundament religii naturalnych, które na swój sposób prowadzą do Boga patriarchów ludzi, którym nie jest dane być oficjalnie członkami ciała mistycznego Chrystusa. Nie ma dwu Bogów przeciwstawiających się sobie. Jest jeden Bóg. Z jednej strony dający się człowiekowi poznać, choć z trudem, bardzo ograniczenie, niedoskonale, a nawet z błędami; z drugiej, objawiający się jako Ojciec i ofiarowujący udział w swoim życiu. Skutkiem tego odwracanie się od Boga filozofów, Boga rozumu, a tym bardziej mniej lub więcej pogardliwie odnoszenie się doń, co się niestety spotyka w pewnej mierze nawet u niektórych chrześcijan, niezależnie od tego, co sami o tym sądzą, nie oddaje usługi Bogu patriarchów, Bogu objawienia i wiary.